

... Et la réalité

(Pour ceux que les sempiternels récits d'expédition n'ennuient pas encore..., c'est-à-dire : première ascension de la face nord du Mulkila 6 (6 280), et troisième ascension de ce sommet du Laheul, Himalaya indien).

Participants : Jean-Jacques Asper, de Genève, notre vétéran, et de loin, puisque en 1952 il était déjà au col sud de l'Everest lors de la presque réussite de Lambert et Tensing. André Zagdoun, de Paris, au lourd passé d'expés. Subir Kumar Ghosh, notre très sympathique et efficace officier de liaison (dans le civil, si on peut parler ainsi d'un militaire, affecté à la surveillance radar du territoire indien). Sonam, notre cuisinier camp de base et unique porteur d'altitude. Et enfin, votre serviteur. (Refuge tibétain)

Arrivée à Delhi le 4 juin, où, contre toute attente, les formalités sont remarquablement vite expédiées. Le ravitaillement fait, le 7

juin, nous atteignons, en 22 heures de bus, Manali (Himachal Pradesh), dernière ville de la vallée de Kulu aux si belles forêts. Nous y apprenons que le Rothang pass (3 990) qui permet l'accès au Laheul est toujours fermé à cause de l'hiver exceptionnellement enneigé. Le 9 juin, nous partons donc à pied de Manali, suivis par huit robustes mules chargées de nos 400 kg de bagages. Nous franchissons le magnifique Rothang et atteignons la vallée de la Chandra et Khoksar, où un lama m'offre bel et bien cinq roupies pour mes études de Tibétain (j'ai donc le rare privilège d'être boursier de la gompa de Khoksar !). Puis, c'est Keylong, la « capitale » du Laheul, et le quatrième jour, Dartcha, atteint par un de ces fameux ponts-téléphériques, puis Yotsé, le dernier village, et enfin le pré-camp de base où l'on troque les mules contre 20 porteurs qui nous montent en un jour à notre camp de base (4 300), sur le glacier. Nous sommes le 15 juin.

En trois jours nous installons le C.1 à 5 050 ; nous y couchons les trois sahibs et Sonam le 19. Le 21, nous sommes au C.2 (5 600), au pied de la face nord du M6. Le 22, nous renvoyons Sonam au C.B. et à trois nous équipons le premier tiers de la face (qui ressemble beaucoup au Lyskamm). La neige

est d'abord bonne, puis rapidement folle dans des pentes à 60°. J'ai l'insigne privilège de faire le très raide et pulvérulent passage (75°) qui nous fait prendre pied sur l'éperon. Nous redescendons au C.2. Le 23, Jean-Jacques, fatigué, s'arrête à la rimaye. Nous remontons André et moi jusqu'au plus haut point atteint la veille. Ayant l'intention de redescendre par l'arête NE conquise par les Américains lors de la 2^e, ayant prévu le bivouac, nous jetons en bas les cordes fixes, ne gardant qu'une 80 mètres pour l'assurance. Dans de la neige très pénible à tracer (à un endroit 3 heures à 2 pour 70 mètres !), nous atteignons tout de même une dernière pente de vraie glace qui nous amène 30 mètres à gauche du sommet qu'on atteint vers 15 heures.

Le temps malheureusement se gâte et nous ne restons qu'un quart d'heure, le temps de tout mettre sur le dos. Abandonnant l'arête NE, nous redescendons par notre itinéraire de montée. Dans le vent et la neige, on pose le premier de douze rappels, certains très foireux malgré nos immenses pieux à neige, d'autres plus sûrs, sur broches, mais qu'il faut aller planter au fond de tunnels creusés dans la neige folle, épuisant. Nous repassons la rimaye à 9 heures du soir ; et il faut encore remonter la tente ;

heureusement Jean-Jacques est là. En deux jours, nous démontons les camps et regagnons le camp de base.

Ayant eu la chance d'avoir du beau temps, une neige bien transformée sur des glaciers bien bouchés, une bonne acclimatation grâce à notre longue approche depuis Manali, nous nous retrouvons avec 15 jours d'avance à Delhi, où l'on nous apprend qu'on aurait pu essayer un des sommets voisins (quand je pense au M8 ou au M7 !), à condition de payer au retour une demi-taxe ! Nous sommes furieux, car cela n'est inscrit nulle part dans le règlement de l'Indian Mountaineering Foundation. Nous nous consolons en allant visiter le Laddack, bien touristique et militaire après notre Laheul isolé du monde.

Voilà, bien sèchement, ce que fut la réalité alpine ; mais il y eut bien d'autres choses, vous vous en doutez, ne serait-ce que l'amitié et la bonne entente des cinq participants, si divers de races et de cultures. Quant au pays, à ses habitants, et à ses montagnes, allez y voir ! ■

(Revue Alpine, n° 502)

MULKILA 6



▲ HIMALAYA OCCIDENTAL

▲ HIMACHAL PRADESH RÉGION DU LAHUL

● MULKILA 6 – 6 280 m

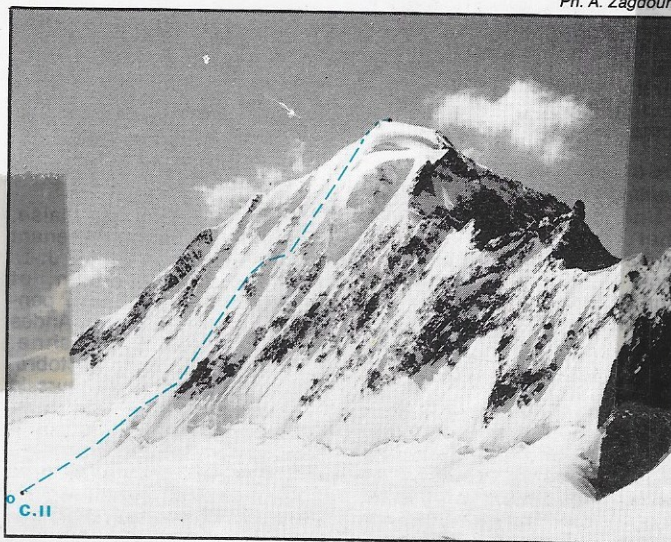
Été 83 –

Première ascension face nord

Troisième ascension de ce sommet et première de la face nord par une petite équipe franco-suisse, dirigée par

Mulkila 6 : Itinéraire de la première ascension en face nord.

Ph. A. Zagdoun.



J.-J. Asper. Camp de base à 4 300 m et installation de deux camps d'altitude vers 5 050 m et 5 600 m sur le glacier de Mulkila.

Sommet en technique alpine, le 23 juin, par O. Paulin et A. Zagdoun.

Itinéraire entièrement glaciaire, inclinaison moyenne : 60°, avec un passage à 75°, hauteur de la face : 600 m. Ce sommet avait déjà été gravi à deux reprises, en 1974 par son arête sud-ouest et en 1975 par son arête nord-est.

A noter que de remarquables itinéraires restent à ouvrir dans cette région du Mulkila et plus particulièrement les faces nord du M 4 (Mulkila principal – 6 517 m), du M 7 (6 350 m) et du M 8 (6 100 m).



« Un col était enfoui
sous quarante
ou soixante pieds de neige. »

MULKILA 6

OU COMMENT FUT CONQUISE LA MONTAGNE DU SIXIÈME DIEU D'ARGENT

PAR OLIVIER PAULIN

EN ce temps-là, dans un lointain pays nommé le Laheul, bien caché entre les hautes montagnes de l'Himalaya, régnait un puissant roi. Celui-ci se désolait, car un horrible dragon s'était installé sur ses terres, et contrairement à l'usage chez les dragons, ne ravageait pas le pays par son souffle brûlant, mais au contraire empêchait toute neige de fondre au contact de son immense corps glacé de reptile, ce qui avait presque le même résultat pour le royaume : la neige ne fondait pas, il n'y avait pas d'eau, tout était sec, rien ne poussait, et le bon peuple faisait peine à voir, tout maigre et décharné par cet hiver permanent. Tous les mages, sorciers et

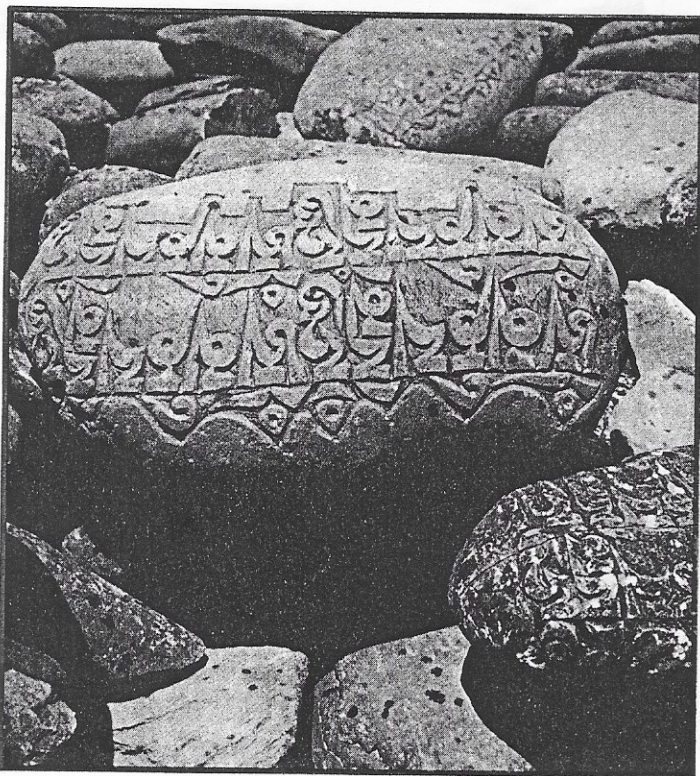
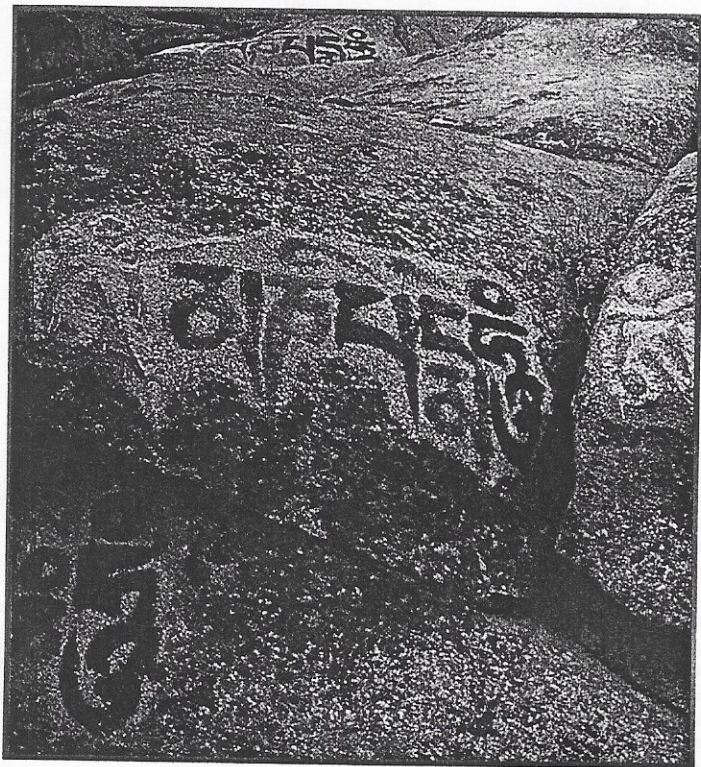
lamas consultés y perdaient leur science. A la fin, le vieux lama de Khoksar trouva dans un antique grimoire tibétain que le seul remède serait d'écrire une formule très sacrée sur le sommet d'une très haute montagne qu'on appelait celle du sixième dieu d'argent (innombrables sont les dieux, et par conséquence les montagnes en ce pays ; quant aux démons, il en est autant que d'abîmes). Malheureusement, personne n'était capable de gravir un tel pic, et le bon peuple continuait de mourir de faim devant ses champs desséchés, ou de froid, ou d'avalanches que le dragon faisait tomber à grands coups de sa queue. Finalement, le roi envoya des messagers aux quatre coins du monde connu, proclamer qu'il donnerait la moitié de son royaume et la main de sa fille à qui gravirait la montagne du sixième dieu d'argent.

De la lointaine Europe, trois chevaliers errants finirent par se présenter. L'un, l'Aspre Jean-Jacques, était un de ces vieux reîtres comme la Suisse, pays de rudes montagnes, en fournit depuis toujours pour tous les champs de bataille. Innombrables étaient ses exploits, et grande sa vaillance : n'avait-il pas, en son jeune temps, failli être de ceux qui gravirent, les premiers, Quomo-Lungma, « mais ceci est une autre histoire, mieux aimée », comme disait Kipling. L'autre s'appelait André Zag-Doun, et nombreux étaient les sommets qu'il avait vaincus en de nombreux pays. En effet, sa science magique était grande : ne murmurait-on pas que son père, un fameux chirurgien-barbier égyptien, lui avait légué de précieux livres secrètement sauvés du sac de l'incomparable bibliothèque d'Alexandrie, notamment un des trois exemplaires connus du sulfureux « Necronomicon » de l'Arabe dément Abdul Alhazred. Le troisième chevalier avait nom Olivier, et certains voudraient voir en lui le sage compagnon du preux Roland, mais rien n'est moins sûr. Il nous a laissé ce récit :

« La petite gomba
était bien blottie
sous d'énormes surplombs. »



« M'apprenant à déchiffrer
les beaux caractères tibétains
et à les tracer d'un pinceau délié. »



« La formule sacrée
que je voyais gravée à l'infini
sur des blocs. »

A

PRES un long, très long voyage, nous arrivâmes aux Indes où le Grand Moghol nous confia à l'un de ses meilleurs chevaliers, pour qu'il nous conduise aux marches de l'Empire, là où commençait le si malheureux royaume de Laheul. Subir Kumar Ghosh était son nom, et il était fort expert en l'art de tirer des présages du vol des oiseaux et autres habitants de l'air. Sonam, un courageux Tibétain, fut notre porte-écu.

P

ÉNÉTRER au Laheul ne fut pas le moindre problème, car un col haut de près de huit mille coudées, qu'on franchissait d'ordinaire facilement aux dires des gens du pays de Kulu, était, par les méfaits du dragon, enfoui sous quarante ou soixante pieds de neige, à tel point qu'on l'avait baptisé le Rothang, ce qui, en tibétain, veut dire : le tas de cadavres. Car nombreux avaient été les innocents, bêtes et gens, à y périr de froid ou d'avalanches que les démons, alliés du dragon, se plaisaient à faire tomber. Pour ne pas éveiller leur vindicte, André nous ayant fait boire un peu de poudre de momie et le vol des oiseaux étant de bon augure, nous franchîmes le col un matin de bonne heure,

mêlés à un troupeau de moutons, prêts à employer la ruse d'Ulysse, roi des chevaliers errants, lorsqu'il pénétra dans l'ancre du cyclope Polyphème. Mais ce fut inutile, et le soir même nous étions au petit village de Khoksar où se trouvait l'ermitage du vieux moine qui avait trouvé le remède pour délivrer le pays. Sa recette devait être bonne car nous vîmes l'acharnement que le dragon et ses démons avaient mis à essayer de détruire la petite gompa à coups d'avalanches. Mais celle-ci était bien blottie sous d'énormes surplombs, et les coulées sautaient pardessus sans la toucher ; le vieux lama riait en nous racontant que le nuage de poudreuse lui masquait le paysage pendant plusieurs minutes. Les jours suivants, m'apprenant à déchiffrer les beaux caractères tibétains et à les tracer d'un pinceau délié, il m'enseigna la formule très sacrée. « Tout au long de ton chemin, tu n'auras aucun mal à t'en souvenir, ô noble étranger, car jusqu'au dernier village habité, tu la verras gravée sur d'innombrables pierres, ainsi que sur « les chevaux du vent », ces drapeaux qui flottent sur les toits plats de nos maisons, les protégeant des atteintes directes du dragon. » Enfin, après un dernier thé, il me donna cinq roupies d'argent et nous congédia, retournant prier devant son mystérieux Bouddha et ses sombres déités.

N

OUS chevauchâmes plusieurs jours dans ce royaume désolé. Tantôt la

neige recouvrait tout de son linceul, tantôt elle avait emporté les routes au fond des ravins. Autour des villages, les champs bien labourés dans l'attente de l'eau étaient désespérément secs. Quant aux gens, ils étaient maigres et tristes, et terriblement sales, à cause du manque d'eau sans doute. J'apprenais par cœur la formule sacrée que je voyais en effet gravée à l'infini sur des blocs qui constituaient d'immenses remparts magiques autour des hameaux, leur dernière protection contre ce monstrueux dragon, issu du plus horrible des enfers tibétains, celui de la glace et du froid, comme me l'avait expliqué le vieux lama de Khoksar.

NOUS arrivâmes enfin à l'entrée de la vallée où dormait le dragon. Très loin encore, haut de plus de douze mille cinq cents coudees, se dressait le trône immaculé du sixième dieu d'argent. Mais un grand fleuve nous barrait la route. Le beau pont qui l'enjambait autrefois avait été détruit par les avalanches. Un simple câble avait été tendu pour le remplacer, auquel était accrochée une fragile nacelle. A peine m'y étais-je installé qu'un effroyable démon surgit du fleuve sur l'autre rive. Je me préparais, me remémorant les aventures de Lancelot du Lac, à soutenir un combat farouche, ou à devoir, peut-être, répondre à quelque insoluble énigme. Mais ce démon n'avait rien d'un guerrier ou d'un clerc : il se contenta de ricaner en secouant violemment le câble de sa patte griffue, ce qui

faillit m'envoyer tête première dans le fleuve. Comme il ne semblait pas désireux, malgré nos défis, de venir nous combattre, j'employai, bénissant le vieux lama pour sa prescience, cette ruse pour éloigner le monstre : à chacun d'entre nous, je donnai une des roupies d'argent. Faisant miroiter la mienne au soleil, je la jetai aussi loin que je pus dans le fleuve. Aussitôt le démon cupide plongea la chercher. J'en profitai pour traverser. A peine le démon ressortait-il de l'eau, qu'André à son tour jetait sa pièce, le monstre replongeait et ainsi, chacun à notre tour, nous franchîmes le fleuve. Quand nous fûmes réunis tous les cinq de l'autre côté, nous attendîmes de pied ferme l'horrible créature qui revenait furieuse de s'être fait flouer. Nos bonnes lames Hauteclaire, Chacal et Cougar eurent tôt fait de la massacrer et nous pûmes faire passer nos gens et le reste de nos armes et bagages.

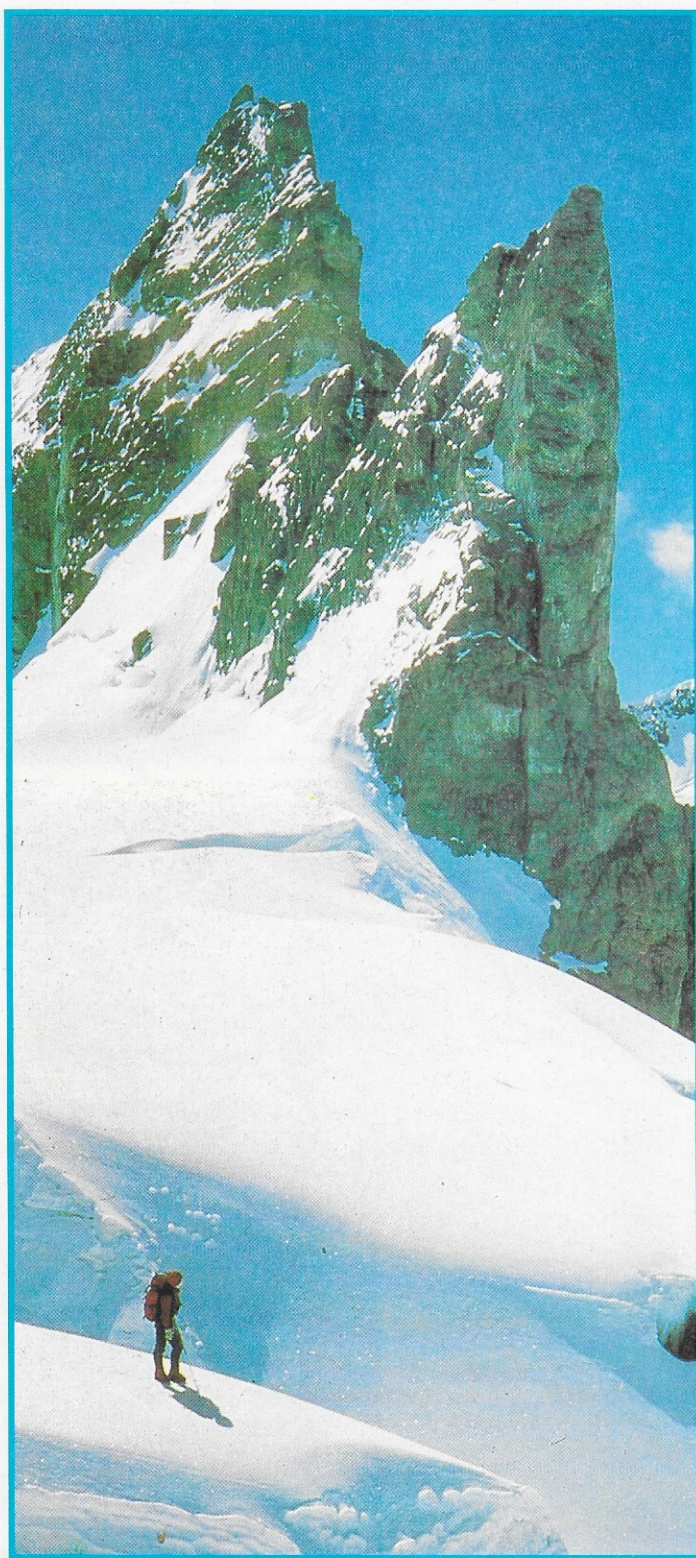
AINSI nous atteignîmes Dartcha, l'avant-dernier village. Si grande était la peur des gens qu'ils se terraient dans leurs maisons et que le village semblait abandonné. Seules présences vivantes, nous baignant dans un flot de prières magiques, les drapeaux imprimés de la formule sacrée claquaient dans le vent desséchant qui remontait la vallée en chassant la poussière. Un pauvre homme finit par nous héberger, et c'était pitié de voir la maigre chère qu'il nous fit partager avec ses enfants : une poignée de riz, une

« Mais
un grand fleuve
nous barrait la route. »



« Un simple câble
auquel était accrochée
une fragile nacelle. »

« Marchant tôt le matin, chevauchant le plus dangereux des monstres, nous atteignîmes le pied de la montagne. »



pomme de terre bouillie, et un piment en guise de sel. Buvant notre thé, nous nous jurâmes d'atteindre le sommet et de rendre l'eau et le bonheur à ce village. Le lendemain, notre hôte nous conduisit au dernier hameau : Yotsé. Ses mules, qu'il avait chargées de nos bagages, étaient squelettiques, et Don Quichotte, autre fameux chevalier errant, aurait pu se vanter, en comparaison, d'avoir en Rossinante un fringant destrier.

LES gens de Yotsé, qui vivaient à proximité immédiate du dragon et connaissaient ses habitudes, acceptèrent de nous mener à l'entrée de son repaire. Pour l'instant, digérant quelque récente rapine, il sommeillait sous des épaisseurs de neige et peut-être pourrions-nous, sans l'éveiller, atteindre le pied de la montagne du sixième dieu d'argent. Les courageux villageois nous conduisirent dans une gorge sombre et encaissée. Le fond en était tout obstrué d'énormes avalanches de neige et de pierres que déclenchait chaque mouvement du monstre dans son sommeil. Bien enfouis sous la neige, barrant toute la vallée, on devinait, couverts d'épines et d'arêtes, les anneaux immenses de son corps puissant. Le souffle qui soulevait régulièrement ses flancs faisait éclater en un bruit de tonnerre l'énorme couche de glace qui le recouvrait, faisant s'effondrer les uns sur les autres des pans de glace bleue, hauts comme des maisons. Passer sur les côtes de la vallée était impossible, tant ils étaient raides et labourés par la mitraille.

Quand nous dîmes aux villageois que nous monterions directement sur le corps du dragon, ils s'enfuirent à toutes jambes en nous maudissant, car nous allions provoquer la colère du monstre. Nous ne restâmes plus que nous trois, le brave chevalier indien et Sonam.

AVEC d'innombrables précautions, marchant tôt le matin, qui est l'heure la moins aimée des démons, il ne nous fallut pas moins de cinq jours pour atteindre, chevauchant le plus dangereux des monstres, le pied de la montagne. Heureusement, le froid dégagé par la bête gardait la neige dure et nous n'enfoncions presque pas. Là, voyant bien que nous seuls avions une chance de prendre d'assaut ce château de glace qu'était le trône du sixième dieu d'argent, nous renvoyâmes dans la vallée Sonam, qui avait encore de jeunes enfants et Subir Kumar Ghosh qui devait nous attendre à Yotsé durant deux semaines et, s'il ne nous voyait pas revenir, informer de notre échec le roi du Laheul.

LE dragon sommeillait toujours. Les trônes étincelants des dieux nous entouraient de toutes parts. Nous priions pour qu'ils nous soient favorables, et peut-être se penchaient-ils sur nous avec bienveillance, puisque nous étions déjà là. Le froid cependant était tel que le fer de nos armes restait collé à nos mains et que, tels de vieilles noix sèches en leurs coques, nous grelottions dans nos

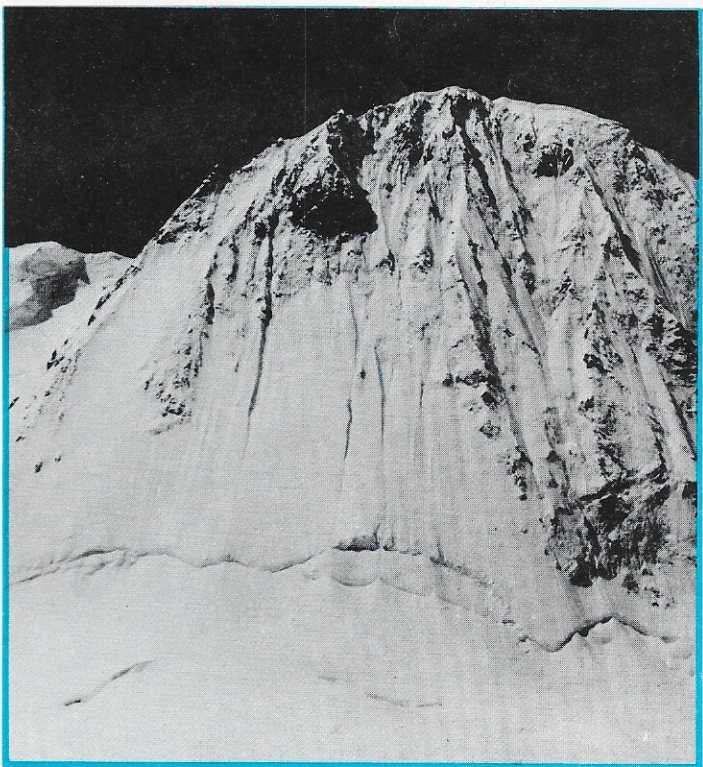
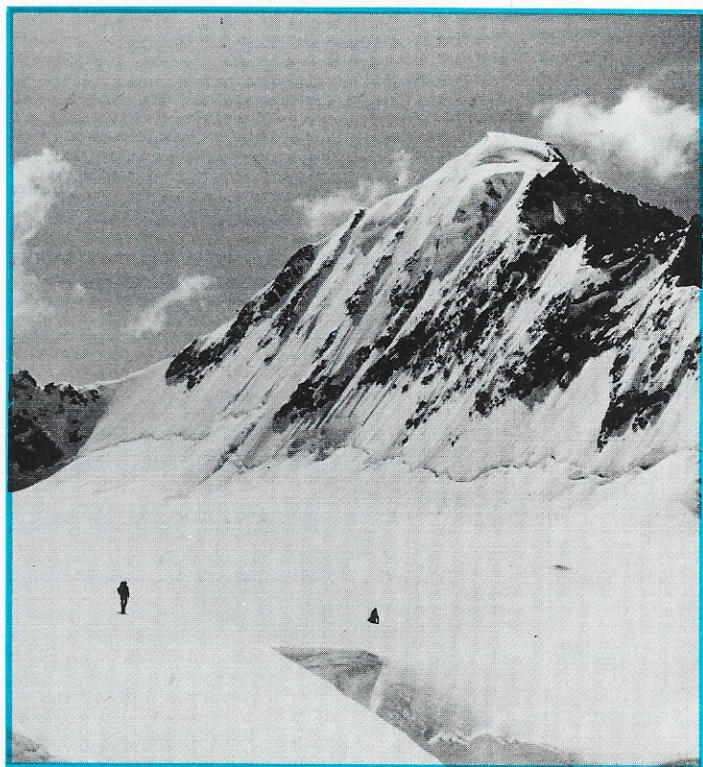
armures. Seul le souvenir de la grand-faim des enfants de Dartcha nous fit continuer.

LE lendemain donc, nous franchîmes tous trois la grande fente qui est comme les douves du donjon et qui ceinture tout le pied de la montagne. Au-delà, c'était un glacier presque vertical, et nos bonnes lames servaient à nous tailler des marches. Bientôt, il fallut marteler épieux, nouer cordes et autres « engins mirificques » tels qu'en usa Raymond Jubée, « eschelleur du Roy », lorsqu'il gravit avec Antoine de Ville, le beau seigneur de Domjulien et de Beaupré, le Mons inascensibilis en la bonne province du Dauphin de France. Et de penser à ce qu'avait réussi ce noble chevalier, avec Doysac, conducteur de l'artillerie du Roy Charles huitième, pour la simple fantaisie et plus haute gloire de son prince, nous redonnait courage, tant plus noble était notre cause ; et derechef, nous brassions la neige avec plus de fougue et d'ardeur, tant qu'il s'en fallait de peu que nous ne la fissions fondre ! Et certes, il nous fallut toutes nos ressources pour franchir tel horrible bastion de pierres glacées plus branlantes que tour minée par la sape. Hélas, nous n'avions pas gravi le tiers de notre muraille que déjà le soleil s'abaissait sur l'horizon. Il nous fallut redescendre le long de nos cordes pour bivouaquer une fois de plus en la plaine de neige qui est au pied du mont.

LE jour suivant, l'Aspre Jean-Jacques, notre bon rei-

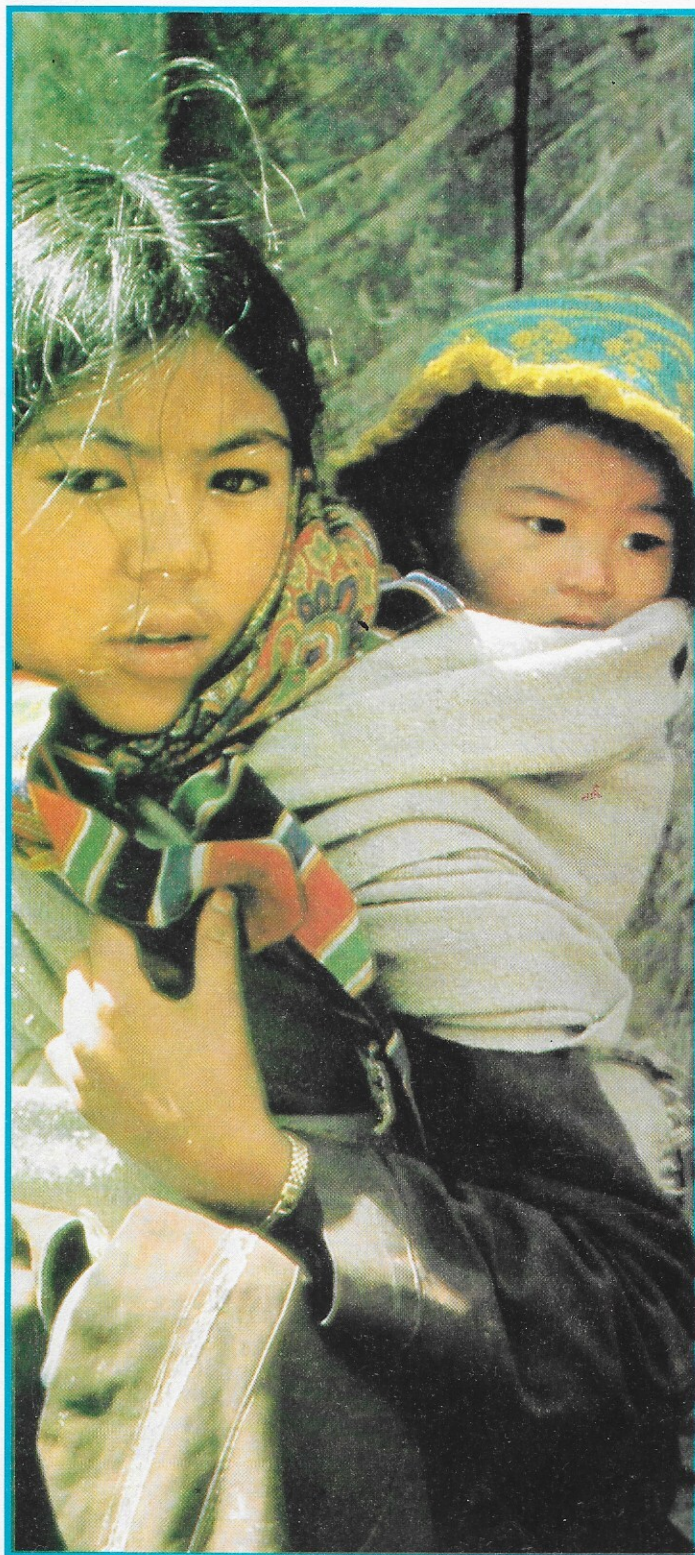
tre d'Helvétie, était si fatigué qu'il s'arrêta au premier fossé, et ce fut à grande peine et chaudes larmes que nous nous quittâmes, ne sachant si nous nous reverrions ici-bas ou à Dieu. Lors donc, André et moi nous tirâmes-nous le long des cordes placées la veille. Lorsque nous fûmes à leur haut-bout, pour ne plus avoir la lâche tentation de redescendre, et n'avoir plus qu'un but, le sommet ou la mort, nous les jetâmes toutes en bas fors l'une pour assurer mutuellement nos pas. Un aigle passa en dessous de nous, tant nous étions déjà haut. Que n'avions-nous notre brave Subir pour y lire notre destin ! En effet, était-ce le plus grand éloignement du dragon ou quelque malice des démons, mais nous n'avions plus qu'une neige plus poudreuse que farine de meunier, contre laquelle nos bonnes lames ne pouvaient rien, sinon s'y enfoncer mollement comme en de blancs nuages ; et c'était combat aussi rude et inégal qu'avec des fantômes qui nous laissaient épuisés, tant était grande la raréfaction de l'air en ces lieux impropres même aux oiseaux. En dessus de moi, j'entendis André le magicien égrener en vain toutes ses incantations, et il en était pourtant de fort bruyantes et puissantes ! En vain brûla-t-il les herbes odorantes dont il ne se séparait jamais. La tranchée qu'il laissait derrière lui était semblable à celle des pauvres tortues que nous avions vues lors de notre voyage par l'Indien océan, qui, sur leurs nageoires débiles, s'en retournent interminablement, après la ponte, vers la ligne bleue des flots, pleurant des larmes de souffrance sur le sable ennemi. Pour nous, pauvres bêtes de

« Les trônes étincelants des dieux nous entouraient de toutes parts. »



« Ce château de glace qui était le trône du sixième dieu d'argent. »

« Seul le souvenir
des enfants de Dartcha
nous fit continuer. »



chevaliers, les larmes gelaient sur nos nez, et le ressac que nous guettions, la ligne azurée du ciel, semblait aussi lointain que marée basse au Mont-Saint-Michel.

A la parfin se présenta un mur de glace lisse, et grande fut notre joie, car Hauteclaire et Chacal, nos lames fidèles, y firent merveille, tant d'estoc que de taille. Nous atteignîmes ainsi une vertigineuse arête tout près du sommet. Déjà les démons, jusques-là incroyables, voyant notre succès proche, amassaient des nuages de neige à l'horizon, menant grand charivari pour réveiller le dragon. Nous tremblions encore pourtant, car quel serait l'accueil du dieu sur la cime ? C'est en récitant sans fin la formule sacrée que je franchis à genoux la dernière corniche et pénétrai respectueusement sur le petit plateau du sommet. Mais le dieu semblait bienveillant, et André me rejoignit. Jamais je n'avais conquis si haute tour, et si durement : la vue s'étendait bien au-delà du royaume, tout là-bas vers les Indes au sud, et le Tibet au nord. Vite, je traçai les caractères sacrés dans la neige comme me l'avait enseigné le lama : A naro : Ô ; Ma ; Na lo guigou : Ni ; Pa, etc. : O MA NI PA DME HOU. Aussitôt la fureur des démons éclata : ils nous giflèrent de vent et de grésil, mais trop tard ! Leur souffle même emportait les lettres magiques dans un panache de neige poudreuse qui se mit à flotter comme un immense drapeau de prières sur la demeure du sixième dieu d'argent. A ce spectacle, les démons, sifflant, hurlant, griffant, crachant, s'enfuirent et refluerent avec leur

cortège de grêle, de nuages et de foudre vers le nord, vers ce Pays des Neiges qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Si grand était leur nombre et si grande leur colère que nous aussi nous nous enfuîmes, plongeant à tâtons dans les précipices que nous avions remontés, oubliant notre peur, glissant le long de notre unique corde, manquant nous rompre le col.

Il y eut un grand fracas : entre deux nuages, nous vîmes le dragon mourant se tordre, disloquant les glaces qui le recouvraient, sa queue immense cinglant l'air et manquant de peu nous jeter à l'abîme. A la nuit, nous atteignîmes enfin, plus morts que vifs, le bas de la paroi où le bon Jean-Jacques, qui croyait ne jamais nous revoir, nous accueillit en pleurant. Le ciel, débarrassé des démons et de leur train, était redevenu pur, et la lune, son emblème, brillait doucement sur l'épaule du sixième dieu d'argent qui souriait à notre victoire ; et son sourire paisible était celui de ce Bouddha dont le vieux lama de Khoksar m'enseignait la sagesse compatissante. Oncques vit-on chevaliers plus profondément dormir après une bataille !

LE lendemain, nous redescendîmes vers les hommes. Le corps du dragon avait commencé à se réchauffer et à pourrir, aussi enfoncions-nous jusqu'aux genoux dans la neige fondante, le soleil pouvant enfin faire son œuvre. Partout des fentes s'ouvraient, des bulles éclataient, par où s'ex-

halaient les miasmes de la putréfaction du monstre ; et l'on entendait l'eau libérée courir au fond des gouffres qui apparaissaient entre les côtes de l'immense cadavre. Deux jours durant nous descendîmes. Enfin, Sonam et le brave chevalier indien vinrent à notre rencontre, bientôt rejoints par les villageois en liesse qui se disputèrent le privilège de porter nos armes. Nous ne reconnaissons plus la triste vallée par où nous étions venus. La neige était remontée très haut le long des versants qu'arrosaient d'innombrables ruisselets ; déjà, un tendre gazon verdissait là où ne régnait que l'étincellement des glaces ou la noire sécheresse du roc. Le doux vert des champs d'orge enveloppait les villages, et les épis balançaient doucement dans le vent leurs têtes déjà lourdes. Et les enfants riaient, car ils auraient à manger...

LE roi nous reçut en grande pompe et offrit un grand banquet : « Chevaliers, je n'ai qu'une parole : la moitié de mon royaume est à vous, et, bien plus que cela, je donne la main de ma fille, la princesse Pem-Pem, à vous, noble Olivier, puisque vos deux compagnons m'ont dit avoir femmes au pays. » Aussitôt, la belle princesse s'avança vers moi dans son costume brodé d'or, toute parée des lourds bijoux de corail, de turquoise et d'argent que se plaisent à porter les belles de ce pays. Timidement, elle me demanda :

« Keran Peupa ré pé ? Est-tu Tibétain ? »

— Nha min, non princesse ; je suis venu de par-delà l'Eau Noire, du lointain royaume de France.

— C'est vrai que tu es un Long-Nez, se moqua-t-elle gentiment.

— « Si vous connaissiez le chevalier Cyrano... », pensai-je.

— « Mais tes exploits sont dignes du grand Guésar de Ling lui-même, et je serai fière d'être ton épouse ».

Ce disant, en signe de soumission, selon la coutume du pays, elle défit sa lourde ceinture d'argent tressé et me la tendit : « Mettez votre ceinture. » Comme j'hésitais un peu (qu'allait dire la dame de mes pensées ?), elle s'approcha et, me secouant doucement, répéta : « Allons, monsieur, attachez votre ceinture ; nous atterrissons à Orly dans cinq minutes.

— Oui princesse », murmurai-je.

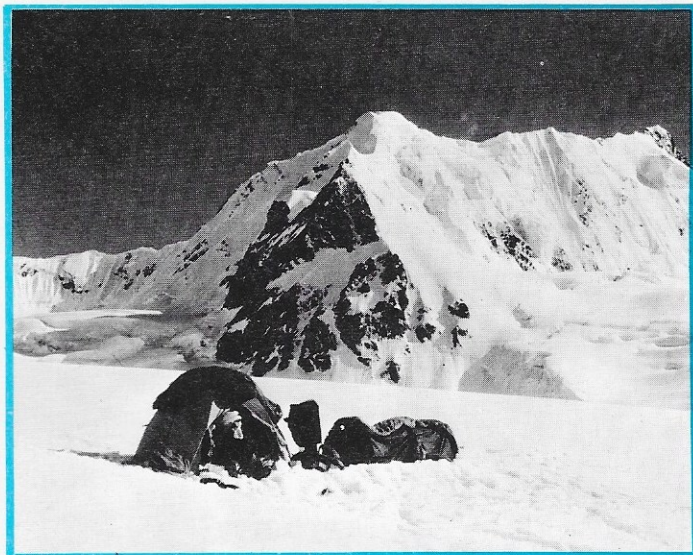
L'hôtesse de l'air me foudroya de son plus glacial regard.

DÉGOUTÉ par le clignotement moqueur du « Fasten your seat belt », je me tournai, pleurant ma belle princesse perdue, vers la coupe de nuit du hublot, où montaient, comme les bulles d'or et d'oubli du champagne, les lumières de Paris. ■

N.D.L.R. La petite expédition franco-suisse dirigée par Jean-Jacques Asper a réussi la première ascension de la face nord du Mulkila 6, sommet du Himachal Pradesh, dans la région du Lahul. Sommet en technique alpine, le 23 juin 1983, pour Olivier Paulin et André Zaghdoun (voir chronique alpine).

Photos : André Zaghdoun.

« Pour bivouaquer
une fois de plus en la plaine de neige
qui est au pied du mont. »



« Et son sourire paisible
était
celui de ce Bouddha. »